

P.-A. TAGUIEFF

la force du préjugé

essai sur le racisme
et ses doubles



tel gallimard



A LA MÉMOIRE DE

Pierre-Paul Grassé,
Victor Nguyen,
Michel Pêcheux,
Mitsou Ronat

Introduction

Doutes sur l'antiracisme

LES MÉTAMORPHOSES DU CHAMP IDÉOLOGIQUE

« Agir ! Agir, c'est l'appel qui retentit de bien des côtés ; mais ceux qui le lancent avec le plus de force sont précisément ceux chez qui le savoir est le moins avancé¹. »

Friedrich W.J. SCHELLING

Notre objectif peut se définir, selon une allégorie qu'affectionnait Carnap, comme la tentative de réparer un bateau qu'on ne peut jamais ramener en cale sèche et qu'il faut donc reconstruire tandis qu'il flotte sur l'océan. Ajoutons que l'océan est agité par une tempête, et que le bateau donne des signes inquiétants de précarité. Le bateau de l'antiracisme est en effet aujourd'hui bien fragile et vogue tant bien que mal, depuis la défaite du national-socialisme. De ce que le robuste navire des années cinquante est devenu un fragile esquif gonflé par le spectacle médiatique et la rhétorique politique, certains prônent le sabordement. C'est aller trop vite, et appliquer un traitement à la cartésienne — détruire jusqu'aux fondements pour tout reconstruire — à une réalité évolutive qu'il s'agit plutôt d'infléchir. Il est temps d'entendre à nouveau le contre-appel de Schelling : suspendre enfin l'obligation d'agir à tout prix, qu'importe que ce fût avec précipitation, pourvu qu'on agisse.

Dans le bouillonnement activiste contemporain, nous proposons d'opérer une pause : en négligeant volontairement d'obéir aux impératifs de l'urgence, se déprendre des normes manichéennes

suscitées par l'idéologie. Car la fin des idéologies n'est pas la mort de l'idéologie : le terrorisme pseudo-éthique de l'action d'abord et au-dessus de tout est ce qui vient combler le vide laissé par la défection des grandes doctrines.

1. Les débats autour du racisme définissent une situation d'*exacerbation idéologique* due à une rupture de consensus sur les termes mêmes du problème, ainsi qu'à la nouveauté, objet d'une perception de plus en plus aiguë, des enjeux. L'apaisement idéologique des années soixante-dix, lié à la concentration (voire au confinement) et à la stabilisation des débats dans le domaine des sciences biologiques, où l'argument d'autorité (que dit la science, à travers tel ou tel de ses représentants autorisés ?) pouvait trancher et instituer une majorité d'idée (régie par l'antiracisme des généticiens : Albert Jacquard, André Lwoff, François Jacob, Jacques Ruffié), cette période de relatif apaisement idéologique a laissé la place, depuis 1983-1984, à une montée symétrique aux extrêmes. La chaleur rhétorique a augmenté fortement, en même temps que les acteurs du débat se transformaient : les *politiques* et *journalistes* engagés tendent à se substituer aux *scientifiques* interventionnistes. La problématique dominante des années soixante-dix se résume par la question de ses titres de scientificité posée à ce qui est perçu comme « racisme ». La conclusion antiraciste était alors simple : le racisme, en tant que parasitage idéologique des sciences bio-anthropologiques (sciences « dures »), n'a aucune validité scientifique. Le débat ne pouvait dès lors que cesser, faute d'une légitimité théorique des positions dites « racistes » : l'antiracisme se posait face au racisme comme l'autorité de la science face aux délires pervers et archaïques. Mais l'assomption et la revendication du « racisme » (autodésignation) étaient dans le même temps devenues choses rares et marginales. L'antiracisme, composante du consensus démocratique de base héritée des Lumières, pouvait prétendre s'épanouir sur les terres de la Raison vivante, rejetant dans les ténèbres de l'irrationnel ou de l'irrationalisme son sujet d'inquiétude, son ennemi clairement désigné. Le présupposé fondamental d'un tel optimisme idéologique réside dans la croyance que le racisme est essentiellement une *théorie des races, distinctes et inégales*, définies en termes biologiques, et en *conflit* éternel pour la domination du monde. Conception aussi inavouable publiquement que réfutée par la science. Or, l'évidence sereine transmise par une telle définition

ordinaire a été ébranlée par les récentes offensives du national-populisme, mettant en œuvre, à l'instar de la nouvelle droite (GRECE), des argumentations ne répondant pas aux attentes de l'antiraciste ordinaire, fondées sur le modèle reçu du « racisme » depuis les années trente.

2. Les premières failles sont apparues lorsque la communauté scientifique a rendu publiques ses divisions internes : les partisans du déterminisme héréditariste, scientifiques reconnus et prix Nobel, se sont regroupés et constitués en groupe de pression rival de celui des scientifiques antiracistes déclarés. Le public non scientifique en a été fort troublé, au moins au premier abord : si les savants ne pouvaient se mettre d'accord entre eux, comment pouvait-il lui-même se faire une idée claire et distincte de la question ? La période de l'antiracisme hégémonique d'après 1945 semblait ainsi prendre fin. Cette rupture de consensus scientifique pouvait elle-même être diversement interprétée :

— le problème pouvait être *plus complexe* qu'on ne le pensait, donc non encore tranché ;

— le problème était peut-être scientifiquement *mal posé*, d'où le clivage au sein de la communauté ;

— le problème *n'existait pas* vraiment, n'était qu'un faux problème, dû au parasitage idéologico-politique de certaines recherches scientifiques. Ce qui permettait de choisir une position de troisième voie, neutre, au-delà des oppositions idéologiques, et de revenir aux convictions idéologiques d'avant la crise : l'installation dans la vraie science. La majorité idéologique s'est peu à peu fixée sur un tel terrain, non sans conserver quelques traces de ses ébranlements passés : choisir le camp des bons scientifiques, c'était choisir le parti de la vraie science, c'était au surplus satisfaire aux exigences humanitaires (qui ne coûtent rien et n'engagent à rien : « Moi, monsieur, je suis antiraciste », etc.).

C'est ainsi que s'est terminé le débat autour de la nouvelle droite (1979-1980), elle-même vecteur principal en France de la thèse héréditariste : par une exclusion de ce qui était assimilé à la tradition diabolique par excellence, le *nazisme* (donc le *racisme*). Mais le mal était fait : les incertitudes et les ébranlements devaient persister.

3. L'apparition de formes inédites de « racisme » s'est opérée en deux temps, et sur deux registres de discours différents, dans l'espace idéologique français.

- La constitution et la diffusion de l'idéologie *différentialiste* par le GRECE et le Club de l'Horloge dans le champ *métapolitique*, au cours des années soixante-dix. Première source de confusions, dues au fait que la nouvelle droite avait simultanément constitué une doctrine de l'inégalité (interindividuelle), élaboré une théorie élitiste, et pris parti en faveur des psychologues héréditaristes dans la controverse sur l'hérédité et le milieu. Les observateurs pressés ont donc cru qu'il ne s'agissait là que d'une nouvelle version du *racisme inégalitaire*, fondé sur un scientisme *biologique*, alors que se constituait tout autre chose, un racisme *différentialiste*, sur des bases *culturalistes*.

- La constitution et la diffusion dans le champ *politique*, depuis 1983, de l'idéologie *identitariste* par le national-populisme, autour du Front national. Ici encore, la confusion et l'amalgame ont masqué la nouveauté des modes de racisation : il ne s'agissait plus seulement, dans le national-racisme du FN, d'une réactivation du racisme colonial, autoritaire et paternaliste, mais de l'intégration dans un discours populiste de la thématique, jusque-là réservée aux discours savants (néo-droitiers), de la défense du *droit à l'identité des peuples* (cf. chap. 8).

Pour simplifier la question, on peut distinguer trois opérations fondamentales, trois grands déplacements de concepts de base, d'arguments ou d'attitudes dominantes dans l'idéologie racisante depuis le début des années soixante-dix :

- race → ethnie/culture ;
- inégalité → différence ;
- hétérophobie → hétérophilie.

Ces trois opérations idéologiques et rhétoriques, caractérisant la nouveauté des discours racistes de langue française (mais le phénomène est d'extension européenne) depuis près de deux décennies, ont des conséquences importantes pour la conduite des controverses autour du racisme et de l'antiracisme.

1. La « racialisation » des lexiques de la culture, de la religion, des traditions et des mentalités, voire des imaginaires spécifiques, a produit le surgissement d'une grande diversité de reformulations non expressément biologisantes du racisme. Le discours raciste s'est pour ainsi dire « culturalisé » ou « mentalisé », en abandonnant (parfois de façon ostentatoire) le vocabulaire explicite de la « race » et du « sang », en délaissant donc les rituelles métaphores biologiques et zoologiques. Mais, en se substituant à

la notion zoologique de « race », la notion de « culture » implique un déplacement de problématique et une refonte complète de l'argumentation anti-universaliste. L'anthropologie culturelle et/ou l'ethnologie sont ainsi conviées à légitimer les prescriptions néo-racistes d'évitement de contact interculturel, de développement séparé (en toute « égalité dans la différence », bien entendu), de rejet phobique de tout « croisement des cultures ». Le plus souvent, un sujet antiraciste « classique », formé à la lutte contre la variante bio-zoologique du racisme (sur le modèle nazi), demeure sans voix face aux reformulations « culturalistes » du racisme. Non seulement il risque de ne pas les reconnaître comme « racistes » (les indicateurs biologisants étant absents), mais son argumentation de tradition « antifasciste » (c'est-à-dire antiraciste visant l'idéologie nazie), étant décalée par rapport à la problématique ethno-pluraliste, est totalement inopérante. L'antiracisme commémoratif joue dès lors le rôle d'écran et d'obstacle face au néo-racisme « culturaliste »².

2. La reformulation implicite du « racisme » dans le vocabulaire de la différence, qui tend à chasser celui de l'inégalité et de la hiérarchie, et le déplacement corrélatif, sur le plan rhétorique, de l'argument inégalitaire (indicateur classique de « racisme » dans la vulgate antiraciste) à l'argument différentialiste — soit l'affirmation exclusive des « différences » — ont provoqué une recentration de l'imaginaire racisant sur la hantise du métissage (croisement inter-ethnique et « métissage culturel »), et fait surgir la norme d'une préservation inconditionnelle des entités communautaires telles qu'elles sont (ou auraient dû rester, et devraient être à nouveau) avec toutes leurs caractéristiques particulières, norme dont l'envers est une angoisse centrée sur la vision d'une destruction finale des identités collectives. Retour de l'imaginaire catastrophal : les discours néo-racistes se nourrissent de la représentation commune d'un effacement de la diversité du monde humain, d'un passage insensible et irréversible de la bonne hétérogénéité culturelle et ethnique à la crépusculaire homogénéité des individus et des cultures. Vision culturaliste et différentialiste de la « fin du monde ». Nous proposons de nommer « mixo-phobie », hantise sans réserve du mélange (cf. chap. 9), la forme désormais dominante du racisme intégré au nationalisme, dans toutes ses variantes contemporaines correspondant aux trois niveaux : infra-étatique (ethnismes : régionalisme, autonomisme,

indépendantisme), étatique (nationalisme au sens strict), supra-étatique (européanisme, par exemple). Une sorte de division du travail de formulation et de diffusion est discernable, en particulier en France : la vulgate d'un tel national-racisme est propagée par le discours national-populiste du Front national³ tandis que la légitimation savante en est fournie par la doctrine différentialiste constituée dans les années soixante-dix par les deux écoles de la nouvelle droite (les antilibéraux du GRECE et les « libéraux » du Club de l'Horloge). Mais le noyau dur du « racisme », ou plutôt la présupposition de tout acte de racisation, persiste sous ses formulations neuves : l'absolutisation des héritages spécifiques ou des hérédités différentielles. Le pluralisme culturel radical est aujourd'hui au principe des modes les plus acceptables, parce que clandestins, du racisme. Le polylogisme a remplacé le polygénisme dans les légitimations savantes du racisme. Il faudrait bien sûr replacer l'idéologie de la différence dans son double cadre de surgissement : les formes contemporaines, hégémoniques, d'individualisme (centration « narcissique » et hédoniste sur « soi » : le moi, le corps propre, la vie privée), les réactions périodiques d'ethno-pluralisme, douces (régionalisme) ou violentes (terrorisme indépendantiste). Les formes post-modernistes d'individualisme et les réactions ethnistes ont pour postulat commun de récuser absolument l'universel. Toute position ou exigence universaliste est, dans un tel espace idéologique, dévaluée en tant qu'expression présumée d'un impérialisme dévastateur, destructeur des identités communautaires, terroriste, ethnocidaire. Au nom de la lutte contre l'abstraction dévorante de l'universel se met ainsi en place un *intégrisme de la différence*. Ce double fonctionnement de l'intégrisme différentialiste permet d'en comprendre l'hégémonie actuelle : les jeux d'analogie, les interactions, les croisements des niveaux interindividuel et intergroupe autorisent à considérer le motif différentialiste comme l'un des aspects de l'individualisme interprété en tant que phénomène social total⁴. L'hypervalorisation de la différence ainsi que le thème, central dans les franges « politiques » de l'imaginaire post-moderne, de la différence « contre » la hiérarchie témoignent de la convergence de fait des arguments et des évidences de base. Relevons ici simplement, à la suite de Louis Dumont, le caractère illusoire de la prescription, reçue sans critique, de « l'égalité dans la différence » : car il n'est pas de différence qui, dans les cadres culturels d'une société humaine

quelconque, ne s'interprète comme différence de valeur, donc comme hiérarchie, explicite (sociétés traditionnelles) ou implicite (sociétés modernes, vivant sous un ciel de valeurs individualistes et égalitaristes) ⁵.

3. L'usage systématique de la stratégie de « rétorsion » vis-à-vis des mots et des valeurs de l'antiracisme, dont l'idéologie s'était fixée sur le motif de l'éloge de la différence, a contribué à rendre méconnaissable et partant insaisissable le nouveau racisme de la différence. Nous définissons l'opération rhétorique de rétorsion comme une procédure triple de reprise-appropriation, de détournement et de retournement d'un argument adverse (mis en œuvre par un adversaire), opération susceptible d'engendrer un double effet d'autolégitimation et de délégitimation de l'adversaire — celui-ci étant notamment dépossédé de son argumentation propre, déterritorialisé de sa problématique et de son lexique ordinaire. La racisation du « droit à la différence » et de la thématique ethno-pluraliste aura représenté la première réalisation idéologique d'importance de la stratégie de rétorsion mise en œuvre par les « nouvelles droites » en France. Deux modes de formulation du racisme apparaissent dès lors en concurrence, modes aptes à se renverser l'un dans l'autre : éloge de la différence (hétérophilie) et rejet de la différence (hétérophobie). Les énoncés racisants se déplacent indéfiniment à l'intérieur du genre de discours qu'Aristote nommait épидictique (celui qui porte sur l'éloge et le blâme) ; ils oscillent d'un pôle à l'autre, de l'exaltation à l'abaissement, de la célébration à l'exclusion de la différence — celle-ci étant comprise soit comme le terme différent soit comme la relation différentielle pure (cf. chap. 1).

Les débats et controverses se sont donc recentrés sur les questions croisées des identités collectives et de leur défense, des droits des peuples (le droit d'être soi-même étant le premier de tous), du mélange et/ou du croisement des cultures, de l'interculturel et du transculturel. Discours à intention racisante et discours antiracistes militants se sont trouvés usant des mêmes jeux de langage, recourant aux mêmes évidences fondatrices, et visant la réalisation des mêmes valeurs. Situation éminemment paradoxale, où les dialogues de sourds surgissaient (et surgissent toujours) d'un singulier accord sur les mots, d'un consensus étrange sur les valeurs et les normes (autour de « l'égalité dans la différence »), du partage enfin de la même problématique

différentialiste. C'est alors qu'apparaît, dans le camp antiraciste, une contradiction fondamentale dans le dispositif des exigences et prescriptions : les antiracistes demandent à la fois le respect absolu des différences collectives, revendiquant donc le droit à la différence, et le passage à l'acte du goût du mélange interethnique et interculturel, réclamant ainsi le droit à l'indifférence communautaire, et parfois affirmant le devoir impératif d'effacer les différences, supposées sources de racisme. On notera que depuis le milieu des années quatre-vingt, l'impératif idéologique de « métissage » tend à minoriser celui de « différence » : avec l'éloge nouveau du « métissage » (vite inscrit dans le discours « jeune » à la mode) est revenue l'exigence d'égalité, sous la forme de l'égalité des droits — apport des militants « beurs ». Étrangement, l'hétérogénéité, voire la contradiction logique des deux séries d'exigences sont demeurées inaperçues dans la communauté antiraciste, toute à son exaltation du pluriel, du divers, du multiple, mariée à l'éloge du mélange, de la confusion, du croisement, du métissage (cf. chap. 10). Confusion hégémonique de la confusion avec la distinction, trop grossière peut-être pour être visible⁶.

Cette antinomie fondamentale de l'antiracisme contemporain vient du heurt, du choc de deux logiques antiracistes dont nous supposons l'incommensurabilité, logiques fondées respectivement sur deux anthropologies distinctes et vraisemblablement inconciliables dans leurs systèmes de valeurs. J'appellerai la première *individuo-universalisme*, qu'illustrent la revendication des droits de l'homme, la dénonciation des valeurs propres aux communautés « closes » en tant que racistes, l'idéal d'abolition des identités communautaires et des traditions « particularistes » en tant qu'obstacles au « progrès », la prescription du mélange universel des individus par-delà les frontières nationales et ethno-culturelles. J'appellerai la seconde *traditio-communautarisme*, qu'illustrent le droit à la différence (culturelle, ethnique, voire raciale : la « négritude », la « judéité », etc.), les droits des peuples à persévérer dans leurs traditions propres, l'idéal de préservation des identités de groupe (jusqu'au devoir des peuples de rester eux-mêmes), la dénonciation du « racisme » comme se confondant avec l'universalisme exterminateur des différences, ethnocidaire et génocidaire. On aura compris que s'il y a deux racismes distincts — le racisme universaliste-inégalitaire et le racisme communautariste-différentialiste —, il y a symétriquement deux antiracismes

aux valeurs et normes contradictoires — l'antiracisme individu-universaliste et l'antiracisme traditio-communautariste (cf. chap. 11).

Une grande partie des difficultés contemporaines de l'antiracisme provient de la méconnaissance de sa propre hétérogénéité argumentative, liée au fait que son discours de fondation et de dénonciation s'est constitué au cours d'une lutte historique contre un adversaire avançant à visage relativement découvert — le national-socialisme —, et professant un racisme idéologique explicite (une « doctrine » ou une « conception du monde »), relevant du matérialisme biologique « mystique ». Il faut aujourd'hui reconnaître, sans avoir peur de désespérer le Billancourt des antiracistes, que ce dispositif antiraciste a subi un arrêt de développement en s'institutionnalisant (ligues antiracistes), en s'intégrant dans le sens commun et en se diluant dans les valeurs et les normes consensuelles.

L'adaptation de l'antiracisme aux nouvelles formes de racisation, recentrées sur la double thématique de l'identité et de la différence, et procédant du discours indirect, de la référence oblique et de l'implication généralisée, ne s'est pas encore faite. Il y a un retard des dispositifs antiracistes par rapport aux nouvelles pratiques de racisation, redoublé par celui des modes d'analyse théorique face aux procédures inédites de légitimation. Mais la tâche préalable est de donner au rejet inconditionnel du racisme, de tous les racismes, un fondement philosophique (cf. chap. 12 à 15).

POLÉMIQUE ET OBSCURITÉ FONCTIONNELLE

Deux évidences simples parcourent ce livre qui s'efforce d'en élucider les conditions d'apparition et les fonctions idéologiques.

Évidences qui ne sont ni point de départ ni conclusion, mais qui se sont peu à peu imposées au cours d'analyses parfois laborieuses. Ces deux évidences sont les suivantes : l'antiracisme est d'abord et essentiellement une *machine de guerre* dans le ciel quotidien des idéologies ; le racisme est une *notion obscure*, terme mal construit pour schématiser sans précision une réalité indéterminée.

Or, la machine polémique de l'antiracisme fonctionne pour

autant qu'elle laisse croire que le racisme est chose bien définie, ou du moins fort bien définissable. Aussi l'antiracisme ne peut-il qu'éviter et masquer les questions suscitées par l'obscurité de la notion qu'il présuppose fonctionnellement. Une tentative d'élucidation de ce qu'on nomme « racisme » se heurte fatalement au verrouillage mis en place depuis près d'un siècle en Europe par la vulgate antiraciste.

En Europe, mais par la France : l'affaire Dreyfus constitue la première cristallisation des idées « antiracistes », l'établissement d'une « majorité d'idée » ralliée autour de l'« antiracisme », avant même l'apparition d'un camp, trust de partis politiques et faisceau de familles idéologiques. Alors l'idée antiraciste prend corps, s'institutionnalise, se professionnalise même. La classe intellectuelle française tend depuis la fin du XIX^e à s'y reconnaître comme en son image idéale.

C'est que l'intelligence française a été historiquement formée à partir du grand rationalisme cartésien, du rationalisme militant et « progressiste » des Lumières et de l'idéologie, des positivismes saint-simonien et comtien, de la synthèse républicaine enfin. L'esprit français, s'il ne se confond pas avec lui, s'identifie idéalement avec le rationalisme critique, destructeur d'idoles, briseur de préjugés, éradicateur d'illusions. L'antiracisme tient sa permanence et sa puissance, sa force d'évidence autant que son élan incoercible, de ce qu'il s'enracine dans cette tradition rationaliste, vit de cette paradoxale tradition de l'antitradition : l'esprit de libre examen illimité, le règne de la raison critique immodérée. Mais il en a fait le décor d'un nouveau dogmatisme à prétention hégémonique, l'alibi spirituel d'une doctrine aussi close que sommaire : *un nouvel obscurantisme*.

C'est pourquoi, n'ayant pu que nous heurter à la « misère de l'antiracisme ⁷ », nous avons dû en commencer l'analyse. Ce n'est qu'un début. Car il faudrait aussi considérer la surprenante impuissance de l'antiracisme, son omnipotence idéologique et son insolence médiatique saisies par une impotence sociale et politique avérée, en analyser les conditions, voire les raisons. Entre les camps ennemis, racisme et antiracisme, l'on peut observer une fois encore ce que Prévost-Paradol décrivait des singuliers rapports d'hostilité entre Restauration et Révolution : celle-là « aima mieux déclarer à la Révolution une guerre impuissante, guerre de mots, car il n'était pas en son pouvoir de revenir sur les choses, et elle ne

pouvait qu'alarmer et irriter ses ennemis sans les détruire⁸ ». L'antiracisme dominant a bien déclaré au racisme introuvable (parce que indéclaré) une guerre aussi absolue qu'impuissante, car il ne vit que de supposer l'existence de son ennemi désigné, et, n'ayant nul intérêt à la disparition de ce dernier, ne peut qu'éviter d'agir sur les causes réelles de ce qu'il prétend combattre. Simulacre de guerre paré des prestiges du « combat pour l'homme⁹ ».

Ce livre n'échappe pas à l'ombre portée par la modernité : il est né d'un exercice de la raison critique. Rien n'est plus dérisoire que la dernière prétention contemporaine à se situer par-delà le principe de l'examen critique, qui fait corps avec la pensée, même si celle-ci ne peut s'y réduire. Nos post-critiques ne sont jamais que d'ex-critiques devenus hyper-critiques de leurs rôles passés, parce que passés de mode. Nous ne nous soucions nullement de celle-ci, comme on le verra peut-être. La raison critique à l'œuvre est engagement d'une lutte contre ce que les classiques appelaient « préjugés ». Face à ces derniers, notre position est à la fois dedans et dehors, compréhensive autant que critique. Car, si nous nous proposons assurément de débusquer et de réduire certains ensembles de préjugés dits « racistes », nous n'en analysons pas moins l'idée programmatique d'un monde sans préjugés comme une fiction engendrant de néfastes utopies.

L'idée de « préjugé » nous paraît donc à la fois indispensable pour aborder la question du « racisme », et suffisamment obscure pour être soumise elle-même à une interrogation critique. Aussi nous sommes-nous permis certains détours exploratoires à travers la grande tradition rationaliste moderne, dont l'objectif a été de lutter contre les préjugés jusqu'à les détruire, au moyen de l'analyse critique qui permet seule de les connaître (cf. chap. 5 à 7).

LE RACISME EN TANT QU'IDÉOLOGIE

L'une des singularités du *racisme*, en tant qu'idéologie susceptible d'apparaître sous diverses formes doctrinales, tient à ce qu'il semble rivaliser avec les grandes idéologies telles que socialisme, libéralisme, anarchisme et nationalisme, sans pour autant être saisissable sur le même plan qu'elles. Les grandes

idéologies mères sont tout d'abord des identifications doctrinales et partisans de soi : leurs noms désignent des conceptions du monde et des programmes de reconstruction sociale qu'assument des groupes sociaux ou des acteurs plus ou moins isolés — tels les « auteurs ». Le *racisme* désigne au contraire, dès l'apparition du mot dans la langue française (1925), un ensemble doctrinal stigmatisé, une somme de positions et de propositions présumées blâmables, attribuées en propre à l'ennemi héréditaire, l'Allemand (cf. chap. 3). Le *racisme* est l'un des noms de ce qui est communément et violemment rejeté, dans l'inventaire des idéologies possibles. Le mot *racisme* désigne l'idéologie de l'adversaire, d'un adversaire, en tout cas d'un acteur individuel ou collectif opposé au sujet qui, en tant que locuteur, l'emploie. Le racisme, objectera-t-on, est bien, témoins les dictionnaires, défini de façon formelle à la manière d'une grande idéologie : d'une part, il est supposé être un système d'explication ou d'interprétation du monde historico-social (la « théorie des races »); d'autre part, il est décrit, pour reprendre les formules de Durkheim sur le socialisme, comme « un plan de reconstruction des sociétés actuelles, un programme d'une vie collective qui n'existe pas encore ou qui n'existe pas telle qu'elle est rêvée, et qu'on propose aux hommes comme digne de leurs préférences ¹⁰ ».

Le racisme-idéologie se décompose essentiellement en deux aspects. En premier lieu, donné pour une conception du monde ou une métaphysique de l'histoire prétendant dire la vérité de ce qui est (ou importe à l'homme), il peut se définir en tant que *théorie raciale*. En second lieu, posé comme idéal, orienté vers le futur, projet d'une refonte sociale sur une base raciale, le racisme est un système de valeurs, de normes et d'impératifs, il se confond alors avec une morale et une politique. Mais c'est à ce point que cesse le parallélisme avec les grandes idéologies matrices. Car, outre le fait que le racisme est une caractérisation stigmatisante des positions d'un adversaire — il est donc une notion polémique —, toutes ses variantes doctrinales supposées ne présentent pas le second aspect, axiologique, normatif et prescriptif, que nous avons relevé. La métaphysique raciale de l'histoire telle que l'incarne l'*Essai* de Gobineau, par exemple, ne s'occupe nullement de ce qui doit être, mais bien de ce qui a été (l'âge d'or de l'aryanisme) et de ce qui est (le déclin irréversible) : il n'y a littéralement rien à faire, parce qu'il n'y a plus rien à espérer, dans l'espace ouvert et clos par la narration gobinienne de la disparition progressive des

PIERRE-ANDRÉ TAGUIEFF

la force du préjugé essai sur le racisme et ses doubles

La question du racisme serait-elle un des tabous les plus puissants du monde contemporain? Si personne ne se déclare raciste, tout individu est soupçonnable de l'être. Il faut donc se donner les moyens théoriques de comprendre comment et pourquoi s'est produit un tel obscurcissement de la question. Tout se passe en effet comme si la réflexion approfondie sur le racisme, hors des modes et des invectives, s'était arrêtée, en France, aux interventions de Claude Lévi-Strauss et aux travaux de Léon Poliakov et de Colette Guillaumin. Reprenant une à une les théories « raciales » et « racistes », puis leurs pendants opposés, Pierre-André Taguieff trace une véritable généalogie intellectuelle des pensées différentialiste et inégalitaire. Cet ouvrage est la première réflexion d'ensemble consacrée aux divers racismes et antiracismes, mêlant l'étude épistémologique, l'analyse lexicographique, les apports des biologistes et généticiens, aux contributions des philosophes et des anthropologues. L'homme peut-il échapper à un comportement ségrégatif? Peut-il maîtriser son penchant à l'exclusion? D'où vient cette force du préjugé? Comment penser les fondements philosophiques d'un antiracisme conséquent? Pierre-André Taguieff répond sur le fond à ces questions essentielles, n'hésitant pas à dénoncer bon nombre d'idées reçues.

Pierre-André Taguieff, quarante ans, philosophe et politologue, est chercheur au C.N.R.S.

Détail d'une gravure anonyme, 1815.
Bibliothèque nationale, Paris. Photo © A.D.P.C. - Explorer Archives.



9 782070 719778



90-V A 71977 ISBN 2-07-071977-4